

Le vide de Dieu

M. Darmon

Cycle de conférences
Maison de l'Amérique latine
15 janvier 2001

Le texte du programme de cette année s'intitule : *Expressions contemporaines du « besoin religieux »*. Je me suis interrogé sur ces termes mis entre guillemets « besoin religieux ». Fort judicieusement entre guillemets, puisqu'il ne va pas de soi qu'il y ait un « besoin religieux » et qu'il s'agisse d'un besoin. Comme vous le savez ce n'est pas une question étrangère au champ de la psychanalyse. Freud y a consacré plusieurs ouvrages et Lacan de son côté a abordé cette question fréquemment tout au long de son séminaire.

Pourquoi ce titre *Le vide de Dieu* ?

Il faut d'abord écarter une interprétation que ce titre peut suggérer : qu'il y aurait du fait du discours de la science un vidage, Dieu se retrouverait chassé de sa place, et cette place, ce trou se ferait appel, béance à remplir par n'importe quoi.

Ce serait une explication un peu rapide du besoin religieux. En fait, ce titre je le dois à Edmond Jabes, vide est l'anagramme de Dieu, à condition d'assimiler le *v* et le *u*. Si vous permettez ce jeu de lettres, Vide est un autre nom de Dieu, et un nom qui se réfère au nom de Dieu lui-même. Lacan, dans *Encore*, a aussi lui-même jouer sur ce qui se trouve être en français comme en hébreu un tétragramme, en hébreu le nom de Dieu s'écrit en quatre lettres : *yod, hé, vav, hé*. Lacan a joué sur ce nom de Dieu quand il parlait de l'Autre comme lieu de vérité : « Dieu est proprement le lieu où, si vous m'en permettez le jeu, se produit le *dieu* – le *dieur* – le *dire*. Pour un rien, le dire ça fait Dieu. Et aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse Dieu sera là ».

Dieu serait donc naturellement là pour le parlêtre, il ne pourrait énoncer quoique ce soit sans référence à Dieu. C'est après ce jeu de lettre que Lacan nous déclare qu'il ne peut y avoir de « vraiment athées que les théologiens ». Pourquoi dit-il cela ? C'est justement parce que les théologiens, de Dieu, ils en parlent. Il y aurait donc d'un côté les parleurs qui forcément sont croyants dans un certain sens, – vous savez comment Lacan défiait son auditoire : « Vous vous prétendez athées mais je vous prouverai que vous y croyez » – et de

l'autre côté les théologiens qui, contrairement aux parleurs communs, eux parlent de Dieu.

Les théologiens articulent du symbolique au sujet de Dieu, de telle sorte que ce symbolique vienne manger le Réel de Dieu, et c'est effectivement la seule façon de l'effacer et de le supprimer. Autrement, il est impossible de dire quoique ce soit sans Le faire, Dieu, ex-sister comme l'Autre, le lieu de l'Autre.

Ce qui justifie l'interdit bien connu de prononcer le Nom de Dieu, cet évitement qui instaure une distance respectueuse, cet évitement permet de laisser le Réel de Dieu en place.

Dans la Thora, la révélation à Moïse du Nom de Dieu est corrélative de cet interdit. Cela joue sur un mot et plus précisément sur une lettre ; Dieu dit à Moïse : « Je suis ce que je suis » ou selon les traductions : « Je serai ce que je serai » « *Éhiè asher Éhiè* ». Lorsque Moïse demande de quel nom va-t-il pouvoir nommer Dieu en face du peuple, « tu leur diras « répond Dieu : « Je suis » « *Éhiè* » et « tel est mon nom à jamais », « *léolam* » et *léolam* est écrit avec une omission de lettre, la lettre *vav* qui transforme jamais en caché *léalem*, c'est-à-dire qu'il y a une prescription de cacher ce Nom. Cela repose sur une lettre. Alors Dieu renvoie au dire, il renvoie aussi au vide.

Cela se résume-t-il en un jeu de mot ? Si l'on suit Lacan, ce n'est pas qu'un simple jeu de mot.

Ce vide, dans le séminaire sur *l'Éthique*, se réfère à La Chose. La Chose que Lacan a découvert dans seulement deux allusions de Freud, une dans *l'Esquisse*, une autre dans *La dénégation*. La Chose peut être incarnée par le corps mythique de la mère en tant qu'objet incestueux, mais La Chose c'est essentiellement le trou que le Symbolique pratique dans le Réel. Et Lacan fait référence dans *l'Éthique* à ce texte de Heidegger : La Chose, *Das Ding*, où Heidegger pour parler de La Chose évoque la cruche, Lacan lui, parle plutôt du vase en faisant allusion au potier, mais c'est la même histoire, ce vase c'est ce qui est construit par l'homme autour du vide, mais du vide comme tenant essentiellement au signifiant. C'est-à-dire

qu'il n'y a pas de trou dans le Réel, il n'y a pas de plein et il n'y a pas non plus de vide, pour la science physique un liquide, le vin, remplace un gaz, l'air, ce trou ne tient qu'au signifiant.

Ce trou est un objet tout à fait paradoxal. Il ne se réduit ni à une région de l'espace, ni à la matière dans laquelle est pratiquée ce trou. Comme le trou c'est quelque chose qui tient essentiellement et exclusivement au signifiant, Lacan nous dit que le vase construit autour du trou est le premier signifiant façonné par l'homme.

Dans un premier repérage structural, autour de La Chose, Lacan situait la fonction de l'Art, de la Religion et de la Science. C'est une idée qu'il reprend dans le texte « Science et vérité », où La Chose renvoie à la vérité comme cause. Cette Chose, ce trou est le centre organisateur du désir, en référence à l'objet incestueux à la fois désiré et interdit. Chaque discours met en jeu un mécanisme spécifique pour contourner La Chose, ce serait pour l'art la sublimation qui élève l'objet à la dignité de la chose. Pour la religion ce serait la dénégation de La Chose, et pour le discours de la science ce mécanisme serait la forclusion.

C'est le repérage structural que Lacan reprend dans « La Science et la vérité » en introduisant une référence à la magie. La magie reposerait sur le refoulement de la vérité comme cause, la religion sur sa dénégation et la science sur sa forclusion. Et en utilisant les différentes causes aristotéliennes, Lacan évoque la cause efficiente pour la magie, la cause finale pour la religion, la cause formelle pour la science et la psychanalyse, elle, relevant de la cause matérielle.

Alors arrêtons-nous sur la religion et sur l'abord de La Chose pour la religion.

Dans la religion, le religieux fait de Dieu, la cause finale de son désir donc à une distance respectable et ce mécanisme d'évitement que l'on perçoit dans cet interdit de prononcer le Nom, se rapporte à un mécanisme obsessionnel. C'est-à-dire qu'il y a mise à distance de La Chose dans le discours religieux. Ce caractère obsessionnel est interprété différemment chez Freud et chez Lacan. Selon Freud, il y a un mécanisme en cercle vicieux par rapport au Surmoi, le sacrifice, la frustration, le renoncement à la jouissance engendrent une agressivité envers le Surmoi, mais cette agressivité est elle-même retournée et passe du côté du Surmoi qu'elle nourrit et qu'elle renforce, de ce fait le Surmoi devient encore plus sévère et exige plus de sacrifice. Chez le saint, c'est le bien qui engendre la culpabilité.

Si l'on suit Lacan, la symbolisation du Réel tend à supprimer, combler le trou d'où ça commande, c'est-à-dire le désir. Le culte voué au Père ne fait que le tuer et supprimer la source de vie. L'effort du religieux pour faire Un de Dieu, ce sacrifice est le même effort qui le tue, le supprime, d'où la dramatique et douloureuse contradiction de nature obsessionnelle. C'est ce que la belle histoire de Job vient illustrer. Job est un homme

pieux et juste qui applique la Loi à la lettre, qui l'applique tellement à la lettre qu'il effectue des sacrifices à l'avance, par exemple ses enfants préparent une fête, on ne sait jamais, il fait des sacrifices en prévision des possibles manquements à la Loi en cette occasion. Or il arrive à Job tous les malheurs imaginables, il perd tous ses biens, et tous ses enfants. Job pose la question qu'on vient de traiter, pourquoi le bien, le renoncement au désir engendre-t-il la culpabilité?

Autre point que je souhaiterais aborder, celui du christianisme comme religion vraie.

Vous savez que Lacan a plusieurs fois déclaré que le christianisme, c'était la vraie religion. Pourquoi?

Finalement Lacan ne fait que répéter ce que Freud avait déjà énoncé: le christianisme vient révéler le message de la mort de Dieu. Ce que Freud nous raconte dans ses romans psychanalytiques consacrés à la religion, c'est que cette vérité de la mort de Dieu, du meurtre de Dieu, était masquée, refoulée dans le judaïsme, religion du Dieu vivant. Ce que vient révéler mais sous une forme de dénégation le christianisme, c'est la vérité de la mort de Dieu. C'est en cela que le christianisme est la vraie religion. Elle est vraie aussi sur un autre plan, c'est l'acharnement du christianisme à insister sur la trinité. Il y a là un repérage de la structure qui mérite d'être repris.

Est-ce que nous pouvons dire que si Dieu tient au dire, alors Dieu est là structurellement? Et, s'il en est ainsi, qu'est-ce qui distinguerait finalement le discours psychanalytique de celui de la religion?

J'ai trouvé un texte cité par notre ami Elie Doumit qui vaut la peine d'être repris aujourd'hui. Il s'agit d'une lettre de Freud au pasteur Pfister, lettre du 9 février 1909. Freud s'adresse au pasteur Pfister et lui dit: « Vous avez la chance de pouvoir conduire le transfert jusqu'à Dieu et de rétablir ainsi ces temps heureux où la foi religieuse étouffait la névrose. Pour nous cette issue n'existe pas, notre cure se déroule le plus souvent dans le sens d'une issue, non pas par la sublimation mais par la satisfaction, nos malades doivent chercher auprès des autres hommes ce que nous ne pouvons pas leur promettre dans une sphère plus élevée et devons leur refuser en notre propre personne. Notre tâche est beaucoup plus lourde, et au moment de la rupture de transfert nous voyons maints succès nous échapper. »

Freud est là, à la fois très proche, sa position psychanalytique est très proche de celle du pasteur et pourtant radicalement divergente. Si Freud parle de transfert dans l'un et dans l'autre cas, l'usage de ce transfert oppose psychanalyse et religion.

Nous avons insisté sur le mécanisme obsessionnel de la religion, en suivant l'explication de Freud. Mais si Dieu est de structure, chaque structure a affaire à Dieu. Il y a un abord hystérique qui repose sur le sacrifice de soi, offrande

faite au Père, un abord pervers, prendre la place, usurper la place du grand Autre, et le psychotique lui-même n'est pas quitte par rapport à Dieu, bien que son abord se fasse par la voie de la forclusion et du retour dans le Réel. Dans les expressions contemporaines du besoin religieux que nous essayons d'étudier cette année, de quel mécanisme s'agit-il ?

Un Dieu de structure, est-ce le fin mot de la psychanalyse ?

C'était l'ambition de Lacan dans les dernières années de son séminaire avec le nœud borroméen de répondre à cette question. C'est le sens de cette critique qu'il fait à Freud. Il lui fait la critique de rester dans le discours de la religion. Bien que Freud fasse profession d'athéisme et se soit efforcé de démonter le mécanisme de la religion, de faire de Dieu le Père mort dans l'inconscient permettait nous dit Lacan, de perpétuer la religion comme névrose idéale.

Cette critique apparaît essentiellement dans le séminaire RSI, où Lacan évoque la réalité psychique. Cette réalité psychique telle que Freud en parle dans les dernières pages de la *Traumdeutung* quand il se pose la question du désir inconscient, quelle est la réalité du désir inconscient ? Après avoir écrit tout un pavé sur le rêve, Freud nous dit que la réalité du désir inconscient, ce n'est pas la réalité matérielle, c'est de l'ordre de la réalité psychique. Et Lacan le traduit par le nœud freudien qui est un nœud à quatre, Réel, Symbolique et Imaginaire sont noués grâce à cette réalité psychique, réalité psychique qui est aussi bien Œdipe que le Nom-du-Père.

Si Freud a besoin d'identifier la réalité du désir inconscient à une réalité psychique, c'est-à-dire à une « surréalité » qui est semblable à cet espace au-delà où la religion place Dieu et les anges, s'il fait cette opération, c'est faute de reconnaître dans la littéralité des rêves qu'il vient si brillamment d'analyser, cette réalité matérielle.

Il y a donc ici un jugement de Lacan sur ce qui fait butée chez Freud.

Dans le même séminaire RSI, Lacan ajoute que non seulement Freud perpétue la religion comme névrose idéale, mais qu'il y a « prosternation de Freud devant la jouissance phallique comme telle. »

Avec le nœud Lacan tente un dépassement de cette butée religieuse qu'il pointe chez Freud et en même temps la prise en compte d'une jouissance Autre que le nœud situe.

Déjà dans *Encore* en introduisant cette Autre jouissance, ou jouissance féminine, Lacan avait

signalé qu'une conséquence en était ce qu'il appelait la « biglerie de Dieu », que ça ne faisait pas deux dieux, mais que ça ne faisait plus tout à fait un non plus. En effet, le lieu de l'Autre est celui de S(~~A~~), c'est-à-dire de Dieu en tant qu'il est supporté par la jouissance féminine, mais il est aussi le lieu d'inscription de la fonction du Père, c'est-à-dire de la castration.

Lacan nous invite, s'il est vrai que nous sommes encore religieux du fait que nous parlons, voués à la jouissance d'un Autre qui n'existe pas, il nous invite à aller au-delà.

Vous savez que dans la suite du séminaire RSI Lacan a un moment d'hésitation à propos du quatrième rond. Il dit ainsi : « Ce n'est pas parce que cette suppléance (ce quatrième) n'est pas indispensable qu'elle n'a pas lieu. « Il ajoute plus loin » [...] ne vous imaginez pas que – ce serait bien pas dans mon ton habituel – que je sois en train de prophétiser que du Nom-du-Père dans l'analyse et aussi bien du Nom-du-Père ailleurs nous puissions d'aucune façon nous passer [...] on ne voit pas pourquoi un nœud réduit à son plus strict, constituerait un progrès du seul fait que ce soit un minimum [...] »

C'est-à-dire que dans un premier temps, critiquant la réalité psychique comme quatrième, Lacan semble promouvoir un nœud à trois, où Réel, Symbolique et Imaginaire tiendraient par un simple montage topologique. Après ce premier mouvement il y a une sorte de réflexion par rapport à ce progrès imaginaire que produirait une réduction du nœud à quatre au nœud à trois. Et c'est le fameux « se passer du Nom-du-Père ». Ce que Lacan nous laisse en legs comme une formule énigmatique qui serait une ouverture, une clef permettant d'aller au-delà de la butée religieuse, donc ce serait « se passer du Nom-du-Père, à condition de s'en servir. »

Effectivement, dans l'analyse l'hypothèse de l'inconscient et donc du Nom-du-Père, soutient le transfert ; et supposer le Nom-du-Père c'est Dieu. Mais se pose la question de l'usage de ce transfert. Si ce transfert constitue un point d'appui, un instrument dont il est nécessaire de se servir pour savoir par quoi nous sommes déterminés et qu'elle est la place de la structure de ce qui organise le transfert lui-même, c'est-à-dire le Vide dont je parle aujourd'hui. Le transfert peut servir à révéler ce qu'il en est de ce Nom-du-Père, ou du sinthome, c'est-à-dire un fait de structure, un élément du nœud, ni moins ni plus. C'est le sens que je donnerais au « se passer ». □